

Mémoires intimes

A L'ÉCOLE

I

Je ne suis pas très fort en orthographe ; et, bien que j'aie un peu griffonné toute ma vie ; j'ai souvent besoin, en écrivant, de recourir au dictionnaire pour bien m'assurer que *dôme* prend un accent circonflexe et que *atome* n'en prend pas ; que *siffleur* prend deux *ff* et que *persifleur* n'en prend qu'un ; que *sangloter* s'écrit avec un seul *t*, et *grelotter* avec deux.

Mettons plusieurs et *cœtera*.

Ce n'est pas fautive, pourtant, dans le cours de mes études, d'avoir été soumis à divers systèmes destinés à débrouiller toutes ces difficultés et à m'en fixer la solution dans la mémoire.

Au moyen âge, on avait imaginé un excellent truc pour enseigner aux enfants l'histoire contemporaine. Quand il se passait quelque événement remarquable, on les fouettait suivant la gravité du cas, en leur disant : " Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ? " Et jamais cela ne s'oubliait.

Lors de la fameuse exécution du monstre que l'histoire nomme Gille de Retez et que la Légende a surnommé Barbe-Bleue, tous les enfants de Nantes furent fouettés au sang. Aussi, bien que cela se soit passé, il y a juste quatre cent soixante ans, les descendants s'en souviennent encore.

Preuve que la mémoire peut quelquefois se cultiver par ailleurs que par le cerveau.

Ce principe appliqué à l'enseignement de l'orthographe peut sembler un peu rudimentaire, et pécher plus ou moins contre l'esprit philanthropique moderne ; mais je sais par expérience qu'il n'y en a pas de plus efficace.

Ainsi, vous ne me prendrez jamais à écrire *inocent*, ni *printannier*, ni *personification*, ni *aparaitre*, ni *apercevoir*, ni *exitation*, ni *exhorbitant*. Savez-vous pourquoi ? C'est que chacune de ces fautes représente pour moi une magistrale fessée, dont je vois encore l'instrument cruel m'attaquant par les œuvres vives.

Un jour, j'arrive à la maison tout en pleurs et le dossier tout endolori.

— Qu'as-tu ? me dit ma mère.

— J'ai eu la volée.

— Encore quelque mauvais coup, sans doute.

— Oui, maman.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai écrit *apercevoir* avec deux *pp*...

Le lendemain, cela se comprend, ma mère faisait des représentations à notre maître d'école, un nommé Hamel.

— Madame, répondit celui-ci, laissez-moi faire ; une faute d'orthographe n'est pas un crime, comme vous dites, mais il est de ces fautes qu'on ne saurait faire éviter pour toujours qu'en frappant... l'imagination. L'enfant me remerciera plus tard.

Je n'ai jamais eu l'occasion de remplir ce devoir de reconnaissance, mais le brave homme avait raison tout de même. Quoique mon imagination n'eût été frappée qu'indirectement et par des moyens détournés, je n'ai jamais écrit le mot *apercevoir*, sans me dire : " Attention ici ! pas de bêtise : il n'y a qu'un *p* dans *apercevoir*."

Mais avant d'en passer par ce système — que j'oserais qualifier de raffiné — je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais déjà fait l'épreuve de plusieurs autres modes d'enseignement plus ou moins ingénieux relatifs à l'orthographe.

Il m'en revient à la mémoire un surtout, dont je veux vous faire part et dont — il s'en vantait au moins — l'invention était due à un autre savant maître d'école.

Il s'appelait Gagné, celui-là ; et son système différait radicalement de celui de son confrère Hamel, bien qu'étant d'une égale simplicité.

Or vous allez voir que, si le brave maître d'école n'était pas précisément un encyclopédiste, il savait au

moins que, pour bien faire une chose, la meilleure manière est de commencer par le commencement.

Il avait si bien commencé par le commencement, que le champ de nos études s'était limité jusque là aux notions de lecture les plus élémentaires.

La leçon se donnait comme ceci : nous nous plaçons devant le maître en rang d'oignons ; à l'un des bouts c'était la tête ; à l'autre c'était la queue.

A cette dernière on arrivait assez facilement, il ne s'agissait que de se laisser faire.

N'atteignait pas l'autre extrémité qui voulait, par exemple. Et quand on y était, l'important était de s'y cramponner. Pour cela il fallait lire avec aplomb, sans broncher, et, même sans sourciller. A la moindre hésitation, vous étiez guetté, et si quelqu'un lâchait le mot avant vous, fût-il à la queue, il passait à la tête, et vous descendiez d'un cran.

Avec cela que les pauses et les repos imposés par la ponctuation étaient sacrés ; si vous passiez par-dessus une virgule, vous perdiez votre place au profit de votre voisin.

Pas trop mauvaise non plus cette méthode-là. Encore à l'heure qu'il est, quand je lis haut, je n'arrive jamais sur une virgule sans penser au père Gagné, et me dire : " Bon, respirons ici un petit peu ! "

Sa méthode d'enseigner l'orthographe était-elle aussi bonne ? Vous allez en juger.

Un jour, le bonhomme prit un air solennel et nous fit le petit speech qui suit :

— Mes enfants, vous êtes pas mal avancés dans la lecture ; M. le curé va être content de vous autres. Mais il ne suffit pas de lire correctement pour être instruit ; il faut encore savoir l'orthographe !

Après avoir lancé ce mot-là, l'orateur s'arrêta pour juger de l'effet produit. Il fut considérable ; nous écoutions bouche bée. L'orthographe ? qu'est-ce que cela pouvait bien être ? En tout cas, ce ne pouvait être que bien difficile, et nous nous demandions si cela valait la peine de se donner tant de mal pour être instruit.

Le père Gagné ouvrit sa tabatière — tout le monde prisait à cette époque — et continua :

— Vous ne savez pas ce que c'est que l'orthographe sans doute ; eh bien, écoutez, je vais vous renseigner. Ça se divise en deux parties : la première, nous enseigne combien il y a de lettres dans chaque mot ; la seconde nous indique quelles sont ces lettres-là.

Il n'y eut qu'un cri parmi nous :

— Ah ! mon Dieu, que ça doit être difficile !

— C'est vrai, c'est assez difficile, mes enfants, reprit le vieux Gagné ; mais ça s'apprend tout de même ; je l'ai bien appris, moi ! Voyons, ajouta-t-il, il faut commencer dès aujourd'hui et procéder systématiquement. D'abord, nous allons apprendre l'orthographe des mots qui concernent la famille : *père, mère, frère, sœur*.

Puis viendront ceux qui concernent la parenté : tels que *oncle, tante, cousin, cousine*. Après cela, nous étudierons l'orthographe des mots qui représentent les objets avec lesquels on a le plus de rapports journaliers : ceux qui désignent les différentes parties de la maison, par exemple les meubles qui la garnissent, les articles de toilette, les ustensiles de cuisine, etc. Allons, rangez-vous comme pour la lecture, là, ho ! et faites bien attention. Le nombre de lettres dans chaque mot, d'abord. Commençons par le mot *père*. Combien y a-t-il de lettres dans le mot *père* !

— Deux ?

— Non, un autre.

— Trois ?

— Non, le suivant.

— Quatre ?

— Très bien, toi, passe à la tête.

Après le mot *père* vinrent à leur tour les autres mots du vocabulaire, à peu près dans l'ordre mentionné plus haut.

Nous ne rations jamais un mot, vous comprenez : à

la longue, la réponse finissait toujours par être correcte : il s'agissait seulement de se trouver placé au bon endroit pour passer à la tête.

Aussi faisions-nous des progrès sensibles, et il fallait entendre nos vantardises à nos parents quand nous leur parlions d'orthographe.

— Maman, fis-je, en rentrant à la maison, un jour que j'avais eu un succès signalé, combien y a-t-il de lettres dans *plancher* ?

— Attends que je compte.

— Ah ! il ne faut pas compter !

— Comment, il ne faut pas compter... le sais-tu sans compter, toi ?

— Oui, il y en a huit.

— Huit ? épelle-donc, voir.

— Comment, épelle donc ?

— Quelles sont ces huit lettres, voyons ?

— Sais pas moi, on n'est pas encore rendu là.

Ma mère trouvait cette manière d'apprendre l'orthographe un peu originale, mais enfin...

Malgré ces beaux succès, cependant, nous ne pouvions pas en rester là ; il fallait bien aborder la seconde phase de nos études orthographiques, c'est-à-dire l'importante question de savoir quelles sont les lettres dont chaque mot se compose.

Allons, nous voilà encore une fois rangés devant le père Gagné, qui, après un nouveau petit speech bien senti, dit en s'adressant à celui d'entre nous que le hasard avait mis à la tête ce matin-là :

— Voyons, mon ami, comment s'épelle le mot *père* ?

— *Per* ?

— Pas du tout, le suivant.

— *Perre* ?

— Non !

— *Pert* ?

— Non !

— *Pair* ?

— Non !

— *Père* ?

— Ça y est, passe à la tête, toi !

Et ainsi de suite ; inutile, n'est-ce pas d'entrer dans les détails ; ils variaient peu.

Une fois, pourtant, la leçon prit un caractère tout particulièrement intéressant. Nous étions rendus aux effets d'ameublement, et nous avions à épeler le mot *coffre* :

— Voyons, comment s'épelle le mot *coffre* ?

— *Coffre* ?

— Non !

— *Cofre* ?

— Non !

— *Cauff*... ?

— Non !

— *Koffr*... ?

— Non, non !

— *Kauf*... ?

— Non, non, non !... Ah ! ça, écoutez, mes enfants, il vaut mieux vous le dire tout de suite, vous ne le trouverez jamais : c'est un des mots les plus difficiles à épeler que je connaisse. Un *coffre*, ça s'épelle — prenez ça en note, afin de jamais l'oublier — ça s'épelle q-u-'-o-f, qu'of, f-r-e-n-t, frent !

— Ah !...

— C'est comme ça !

— Pas possible !

— Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est dans les livres.

Qui fut ébahie, c'est ma pauvre mère, quand, pour la tenir au courant de mes progrès dans l'orthographe, je lui racontai comment j'avais appris à épeler le mot *coffre*.

— Mais tu as mal compris, mon pauvre petit, me dit-elle.

— Pardon, maman, j'ai bien compris ; à preuve que j'ai mes notes.

— Tu t'es trompé, tout simplement.

— Non je ne me suis pas trompé. Tenez, voilà le maître qui passe, demandez-le-lui. M. Gagné !

— Qu'est-ce qu'il y a, petit ?

— Maman ne veut pas me croire pour le mot *coffre*, vous savez...

— Vos élèves ne vous comprennent pas toujours, M. Gagné, intervint maman ; en voici un, par exemple